

bre, car vos vieux jours vous apparaissent tranquilles et sercins au milieu de cette famille que vos économies ont placée dans une aisance solide et durable. Vous tous, jeunes hommes! réjouissez-vous! car le luxe n'est plus. Plus de dépenses folles, extravagantes, plus de rivalités dans le désir de briller, de paraître; travaillez joyeusement, car bientôt, tout-à-l'heure, vous pourrez échanger contre ces coupables, révoltants et hideux plaisirs, les saintes et nobles joies du ménage; et vous surtout jeunes filles, qu'un cri unanime d'allégresse s'échappe éclatant et puissant de votre poitrine, le luxe n'est plus! Plus de désirs impossibles à remplir, plus de jalousies, plus de pleurs, l'âge d'or est revenu, il ne vous faut plus qu'une modique somme pour vous rendre belles; j'ai tort, car vous êtes belles, toujours; pour rendre votre beauté plus attrayante, plus naturelle, vous ne vous attendez plus d'épouser un millionnaire, oh! non! à vous maintenant l'honnête jeune homme, qui travaille avec assiduité dans l'état qu'il a choisi, à vous ce jeune homme, car il est bon, car il est sage; il vous rendra heureuse, croyez-moi. Réjouissons-nous tous, car l'ennemi commun n'est plus!

Mais je m'aperçois que je tombe dans le pathétique, dans le didactique, et dans toutes les terminaisons en *ique* possibles; que cela ne vous fâche pas! ne vous ai-je pas prévenu en commençant que j'étais aujourd'hui d'une humeur qui... mais suffit! il ne faut pas non plus abuser, M. l'éditeur, de ces bons, de ces aimables lecteurs, de ces douces, de ces gentilles lectrices, qui veulent bien abaisser leurs regards, leurs beaux yeux bleus, noirs, gris et le reste sur ces humbles pages de leur très humble serviteur.

Nous ne saurions pourtant trop tonner contre les empiètements épouvantables du luxe en cette ville. Une toilette élégante, fraîche, riche même, c'est beau, c'est bien beau, c'est vrai! Mais une bonne maison, un confort respectable et de bon goût, une aisance raisonnable, un coffre au fond duquel résonnent joyeusement quelques piles d'écus à soi et non à son tailleur ou à sa modiste, de la respectabilité, du crédit, de la tranquillité surtout, cela est beau aussi, et vous avez beau faire, vous ne sauriez le nier.

Une montre en or, une chaîne ditto, des bagues au doigt, c'est charmant, n'est-ce pas? Eh bien, oui, je n'en disconviens pas? Mais toutes ces coûteuses bagatelles, les avez-vous payées? votre magnificence ne saurait-elle s'étaler autrement qu'aux dépens du bijoutier que vous ruinez, et dont la ruine entraîne celle de ses ouvriers? Soyez plus modérés dans vos goûts, soyez moins recherchés dans vos habits, soyez moins fastueux dans vos équipages; mais soyez généreux, soyez magnifiques dans vos aumônes, qu'elles soient nombreuses, riches même, mais dans l'ombre, presque en cachette, et cette joie qui surpasse toutes les autres joies, le contentement de soi-même, une bonne conscience, vous dédommagera au centuple, croyez-m'en, des fausses adulations des passants, de l'envie mesquine de ceux, de celles qui ne pourraient rivaliser avec vous dans vos dépenses folles. Faites toutes ces choses, et je vous permets d'être fiers, d'être orgueilleux, car, voyez-vous, l'orgueil qui naît d'une bonne action, c'est presque une vertu.

Dans vos promenades de l'après-midi, dans vos courses d'affaires le matin, vous avez souvent passé près du séminaire à l'encoignure de la rue St. François-Xavier et Notre-Dame.

Il y a là assis sur une pierre carrée un vieillard couvert d'un manteau par carreaux d'un rouge foucé; un vieux casque d'une fourrure com-

munie couvre ses mèches grises, et retombe sur ses yeux, il est là immobile, tendant toute la journée une main suppliante aux passants. Vous passez, et pas un regard, pas une parole pour lui, pour le pauvre aveugle. Mais songez donc au dénuement, à l'abandon de cet homme! songez donc au froid qu'il doit endurer dans cet état d'inaction continuelle, et puisque nous n'avons pas de maisons de refuge pour les pauvres, ah! que du moins, votre main libérale dépose tous les jours un sou dans la main du pauvre aveugle! Un sou! c'est bien peu, ce n'est rien pour vous. Un sou! pour lui, c'est du pain, c'est du bois pour réchauffer la nuit ses membres engourdis et tachetés par le froid du jour! un sou! c'est pour lui la prolongation de la vie!

N'est-il pas pénible de voir nos rues encombrées de pauvres petits enfants, de vieillards aveugles? de culs-de-jatte qui rampent dans la boue et les ordures? Ne vaudrait-il pas mieux fonder une maison d'asile pour tous ces malheureux, que d'acheter à des prix fous des terrains pour faire des boulevards? oh! ne vous inquiétez pas des riches: ils trouveront toujours une promenade saine et agréable; ils sauront bien où aller étaler leur paresseuse élégance? occupez-vous un peu des pauvres! Il y a quelque chose qui fait mal à l'âme dans ce contraste du pauvre errant dans nos rues, en haillons, et la misère tracée en caractères effrayants sur la figure, avec ces visages roses et riants, avec ces habits si riches, avec ces propriétaires hautains et cruels qui frémissent au contact du pauvre qu'ils éclaboussent de boue en passant. Soyons charitables d'abord, nous serons élégants ensuite.

Donnons au pauvre un abri contre le froid, du pain, et de l'ouvrage, nous aurons ensuite, des jets d'eau et des boulevards. Et puis nous circulerons sans crainte dans nos rues les plus fashionables certains de ne pas trouver à chaque pas un malheureux dont la misère est un reproche incessant, une réclamation vivante, contre notre cruauté, contre nos dépenses, contre notre luxe!

Nous vous disions dans notre dernière publication qu'une nouvelle étonnante, incroyable était racontée par les journaux anglais. Il s'agissait, s'il vous en souvient, du mariage du "Diable", ni plus ni moins. Mais aujourd'hui, comment pourrions-nous vous dire jamais ce que ces mêmes journaux se permettent de rapporter. C'est à peine si nous osons nous-mêmes jeter un regard furtif, scandalisé sur ces lignes accusatrices. C'est le cas ou jamais de s'écrier avec M. Cicéron, l'orateur d'autrefois: *ô tempora! ô mores! ô tems! ô mœurs!* oh! vicissitude des choses d'ici bas! oh! bizarrerie inconcevable de l'esprit humain! oh! bouleversement général! et surtout et par dessus tout, oh! civilisation des civilisations! Lisez et frémissiez: lisez et dites que c'est faux, que c'est absurde, que c'est incroyable, lisez; mais nous nous hâtons de vous jurer à son de trompe, c'est-à-dire, à coups de plume, que nous ne garantissons rien, que nous donnons la nouvelle dans toute son imposante, dans toute son effrayante simplicité. Voici:

"Willis dit que les dames de Paris sont dans l'usage habituel de fumer le cigare, et ont inventé et propagé la mode de porter des bottes à la "Wellington!!! avec les hauts talons!!!"

Autres temps! autres mœurs! Autrefois les dames Romaines, Grecques et autres portaient la sandale, chaussure qui avait en horreur les talons hauts et bas; on chaussait le cothurne, mais sur le théâtre seulement; depuis et de nos jours, on rivalisait d'ardeur, de recherche dans la finesse, dans l'élégance de cet important article de la toi-

lette, souliers de velours, de satin; nous allions presque dire souliers de papier de soie! et voilà que l'on parle, bien plus, voilà que l'on porte des...bottes! des bottes à la Wellington encore! Mesdames, mesdames, nous sommes forcés de vous le dire: vous êtes incompréhensibles! vous êtes étonnantes! Il y avait pourtant bien assez de la claque en caoutchouc, n'est-ce pas?

A propos de bottes, soit dit sans calembour, bien entendu, nous sommes heureux d'avoir à enregistrer un fait honorable dont l'éclat rejaillit sur une nombreuse classe qu'on est convenu d'appeler le barreau, ou messieurs de la basoche. Nous devons tout d'abord, afin de ne pas faire naître dans des cœurs indignes des espérances mal fondées, dire que la scène est en.....Allemagne.

Un avocat se permit, ce qui n'est pas nouveau, un propos inconsidéré sur le compte d'un militaire allemand. Celui-ci provoqua l'indiscret, puis consulte, lequel, oh! merveille digne d'être consignée dans les annales du genre humain, lequel rétracta son propos léger de la meilleure foi du monde. Mais notre officier ne se contenta pas de cette innocente satisfaction, et contraignit son adversaire à se rendre sur le terrain. Trois coups de feu furent tirés par l'officier sur l'avocat, qui riposta par trois coups tirés en l'air. L'autre ne tint nullement compte de cette générosité, et tua son adversaire d'un quatrième coup de feu!

En tombant, l'avocat se traîna jusqu'à son meurtrier et lui dit: Je vous félicite, monsieur, vous serez nommé capitaine!

Le roi ayant appris les particularités de cette rencontre et la conduite infâme de l'officier le cassa de son grade, et toutes les sociétés de l'endroit dont il faisait partie l'ont chassé ignominieusement.

La neuvaine annuelle en l'honneur de St. François-Xavier, l'infatigable apôtre des Indes, est commencée de mardi dernier. La prédication en est confiée au révérend père Hanipeau, dont l'éloquence mâle et pleine d'unction, dont la diction élégante et chaste, attire chaque jour dans le temple catholique de cette ville, une foule immense toujours avide de l'entendre. Entrez en passant dans l'après-midi sur les 3½ heures, et vous ne regretterez pas votre visite, et vous ne sortirez qu'avec la résolution bien arrêtée d'y retourner encore: Essayez plutôt.

On a fait courir un bruit dans la plupart des journaux américains sur un complot supposé, fait entre Santa-Anna, l'usurpateur mexicain maintenant renversé et fait prisonnier, et le gouvernement anglais, pour la cession de la Californie. On aurait trouvé, disent les uns, sur la personne du général, lors de sa capture, des papiers qui ne laissent aucun doute sur l'intention de l'Angleterre. Santa-Anna, ayant besoin d'argent pour organiser la dictature militaire qu'il aurait voulu établir sur le Mexique, et ensuite craignant les envahissements des Américains du côté du Texas, aurait préféré voir les Anglais prendre pied dans la Californie et opposer, de ce côté, une digue et une barrière à l'esprit d'annexion des Américains. A ce bruit est venu se joindre aussitôt après un démenti formel, de la part de M. Packenham, le ministre anglais, du prétendu complot diplomatique. Mais certains journaux n'en ont pas moins continué à dire le bruit bien fondé en promettant de donner, quelque jour, une preuve de ce qu'ils avançaient.

La nouvelle de l'annexion du Texas est enfin arrivée en cette ville, hier matin. Le bill, dit la rumeur, avait reçu la sanction du sénat, par un vote de 27 contre 25.

La chronique de Washington nous apporte les derniers jours du règne présidentiel de M. Tyler,